

# Lorsque vinrent les Visages-Pâles

William Camus  
André Chesneau

Presses de la Cité

WILLIAM CAMUS

Lorsque vinrent  
les Visages-Pâles...

*Illustrations de André Chesneau*



*super*  
1000

8042

90052

(75)

ÉDITIONS G.P.  
DÉPARTEMENT DES PRESSES DE LA CITÉ

DL • 22 1 1969 • 01010



## NOTE DE L'AUTEUR

Le Nouveau Monde fut le creuset incomparable d'un mélange de races. Mon père était un Bois-Brûlé, métis d'homme blanc et de femme indienne. Il exerçait le commerce de la fourrure au Canada, non loin de la frontière de l'Alaska. Peu avant la première guerre mondiale, il eut l'occasion d'assister à une fête indienne qui avait lieu aux environs de Calgary, où chaque année se déroule le fameux rodéo. Il s'y rendit comme beaucoup de chefs peaux-rouges nostalgiques le faisaient et le font encore. C'est ainsi qu'il rencontra un vieil Indien Chippeway (1). Ce vieux n'était pas un inconnu pour mon père, puisqu'il était le père de sa mère — autrement dit son grand-père. Aussi parlèrent-ils iroquois; ne coulait-il pas le même sang dans les veines des deux hommes?

Encore maintenant, les Indiens du Canada et des États-Unis aiment s'isoler dans la nature, monter les tepees ancestraux et se plonger dans les Grandes-Choses-Passées. Les Hommes-Blancs ne sont pas admis à certaines de ces réunions. Pourtant un attaché des Relations culturelles canadiennes à Paris me disait dernièrement avoir assisté, par dérogation spéciale, à une de ces fameuses médecines. Ce n'est qu'après avoir été chaudement recommandé par un Wa-Sic-Hus, ami de la tribu, que cet « étranger » put assister à cette mystérieuse cérémonie.

C'est à l'un de ces rassemblements que le vieux Chippeway convia mon père. Les feux furent allumés et on fuma les calumets sacrés. On dansa au rythme du tambour et on chanta au clair de lune. Et mon père découvrit qu'en ce xx<sup>e</sup> siècle le vieil Indien était encore une espèce de sorcier, gardien des anciennes coutumes.

Puis se déroula une cérémonie totalement incompréhensible pour le Bois-Brûlé : il s'agissait d'un cylindre de cuir que chacun considérait avec admiration; tous les yeux étaient fixés sur cet objet, et il semblait présenter une grande importance pour les Indiens, c'est pourquoi il était vénéré; même le sorcier ne le manipulait qu'avec respect et en prenant mille précautions.

La cérémonie terminée, mon père demanda au Chippeway ce qu'était

---

(1) Tribu de la famille iroquoise.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

ce cylindre. Le vieux répondit que c'était une médecine qui contait l'histoire du passé des Peaux-Rouges.

Sachant par expérience que les Indiens aimaient faire mystère de peu de chose, mon père oublia vite l'incident.

Vint la guerre de 1914. Les troupes canadiennes servirent en France. Mon père fut du nombre. Lorsqu'il revint chez lui, à l'armistice, il y trouva le cylindre de cuir : un jeune Indien l'y avait déposé peu de temps avant, déclarant que le vieux Chippeway était mort et que mon père comprendrait. Mon père rangea le cylindre et l'oublia une seconde fois. Il m'échut enfin vers 1947.

Examinant l'objet, je découvris qu'il s'agissait en réalité d'une longue boîte de cuir. Avec mille précautions, je l'ouvris et trouvai à l'intérieur plus d'une centaine de pages recouvertes recto-verso d'une écriture enfantine, serrée, en vieil anglais. Des moisissures avaient rendu certains passages illisibles. L'orthographe déplorable rendait la traduction difficile. Je confiai ces documents à un ami anglais, professeur en sciences humaines. Ce n'est qu'une année plus tard que mon ami me remit ce manuscrit, le visage empreint d'une expression pour le moins énigmatique. Les traductions, devant être remises au propre, viendraient plus tard. Un malencontreux incendie qui éclata sous mon toit détruisit l'étui et les papiers d'origine; mais heureusement les traductions étaient sauvées. Un Peau-Rouge d'une tribu sioux, instruit par les Blancs, y racontait les coutumes de son peuple et les événements marquants de sa vie. L'histoire commençait en 1830 pour se terminer en 1900 et était signée Muz-Za : Le Fer, fils de Kee-O-Kuk : Renard-Courant.

Je vois déjà les sceptiques sourire. Je lus les traductions et voulus les oublier, mais en vain. Durant plusieurs années, je consultai à temps perdu des archives américaines et canadiennes et fus bien obligé de me rendre à l'évidence : un certain Sioux nommé Renard-Courant avait bel et bien existé et avait eu un fils du nom de Le Fer. Les personnages fameux dont parlait le Fer avaient laissé des traces nombreuses de leur existence. En fouillant bien, je retrouvai les autres, les obscurs, ceux dont personne n'avait jamais parlé. Les événements décrits se déroulaient dans un ordre chronologique parfait.

Une mystification était encore possible et mes doutes n'étaient pas apaisés lorsque deux choses attirèrent mon attention et me firent croire en l'existence de l'écrivain sioux.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

La première : le Fer déclarait avoir connu le chef apache Geronimo ; pourtant il ne faisait pas mention de la reddition de ce dernier. Quel écrivain d'époque ou contemporain eût passé sous silence cet épisode mémorable ? La seule réponse valable était que notre Indien se trouvait à ce moment à deux mille kilomètres du lieu où le grand Geronimo livrait son ultime combat. Un écrivain digne de ce nom n'y aurait pas résisté : durant son long voyage, le Fer aurait fait un « crochet ».

La deuxième : le Fer avait commis une erreur concernant le nom d'un personnage très connu : Sitting Bull, le fameux chef sioux. Les Américains l'ont toujours nommé ainsi. Traduit en français, le nom devient Taureau-Assis, alors que notre Indien lui donne une toute autre signification qui se traduit par Celui-qui-s'assoit-sur-le-Bison. C'est du Canada que me vint la solution, de quelques initiés en langues indiennes. Le nom indien Ta-Tan-Ka-Yo-Tan-Ka ne pouvait se traduire par Taureau-Assis. Le Fer donnait la vraie raison de son appellation : au cours d'une chasse, le chef sioux s'était assis sur le dos du bison pour le tuer au couteau.

J'étais décidé, j'allais écrire cette histoire.

Bien sûr, je ne vous la livre pas sous forme de notes : l'original contenait assez de détails pour que l'on puisse lier les faits ensemble et créer une continuité cohérente.

Suis-je l'interprète d'un énorme canular ? ou suis-je au contraire celui qui fut désigné par le Grand-Esprit pour faire connaître une tranche d'histoire peau-rouge ? Aujourd'hui, vous et moi pouvons penser que nous ne le saurons jamais.

Le ton badin de ce récit est voulu et les excès du texte original n'ont pas été atténués. Que les amateurs de conventionnel sachent que l'Indien était soit très gai, soit très triste, toujours excessif, et que s'il se prenait au sérieux, il était le premier à en rire.

Si durant ce récit l'Homme-Blanc est un peu malmené, qu'il m'en excuse : un grand respect du texte original en est la cause et... ne suis-je pas moi-même un Sang-Mêlé ?

WILLIAM CAMUS.

*N. B.* — Seule entorse à l'exactitude des notes de le Fer : les noms des États d'Amérique. Certains n'existaient pas encore à l'époque. Pour une meilleure compréhension du texte, il est fait mention de la répartition actuelle du territoire des États-Unis.

Qu'il me soit permis d'adresser ici mes sincères remerciements à tous ceux qui ont facilité mes nombreuses recherches :

*Les Relations culturelles de l'Ambassade des États-Unis à Paris.*

*L'Office du Tourisme américain.*

*Le Bureau des Affaires indiennes de Washington D.C. (U.S.A.).*

*Les Relations culturelles de l'Ambassade du Canada à Paris.*

*La Direction des Affaires indiennes d'Ottawa (Canada).*

*La Maison du Québec à Paris.*

*Michel Jacquin, le subtil traducteur.*

*André Chesneau, l'illustrateur méticuleux.*

Merci aux autres, aux archivistes et conservateurs de plusieurs Etats et provinces des Etats-Unis et du Canada. Ils ont droit à toute mon estime et le paradis de Wa-Kan-Da leur est grand ouvert.

W. CAMUS.

## HISTORIQUE

- 1830 Les Apaches contrôlent la piste du Cimarron.
- 1832 Révolte des Creeks. Repoussés vers l'ouest, ils nomment cette retraite la Piste des Larmes.
- 1833 George Catlin visite les tribus sioux. Entre autres, il fait le portrait de Renard-Courant.
- 1836 6 mars. — Massacre d'Alamo par le général mexicain Santa Anna.
- 1840 Le 7<sup>e</sup> régiment de cavalerie s'installe à San Carlos. Sa mission : contrôler les Indiens Comanches et Apaches.
- 1841 19 mai. — John Bidwell et John Bartleson partent vers l'Oregon avec un convoi de soixante-quatre émigrants. Ils se séparent à Sado Springs, dans les montagnes Rocheuses.
- 1843 Édification de Fort Bridger, sur la piste de l'Oregon, près de Green River.
- 1847 Massacre de la mission Whitman par les Cayuses. En juillet, les mormons s'installent au grand lac salé et fondent Salt Lake City.
- 1848 24 janvier. — Découverte de l'or en Californie.
- 1849 Le chef Manche-Rouge est fouetté à sang par des mineurs à la source de la Gila River.
- 1858 Washington passe commande de soixante-quinze dromadaires à l'Égypte.
- 1861 12 avril. — Début de la guerre de Sécession; elle se terminera en mai 1865. Les Apaches attaquent et pillent une diligence de la Butterfield à Apache Pass. Le capitaine Bascom tente de capturer Cochise, mais celui-ci réussit à s'échapper.
- 1862 Septembre. — Les Sioux capturent un lot de mules et les Blancs trouvent un soldat nu et scalpé à la Rivière-Sèche. Des soldats désertent au Ruisseau-de-la-Femme-Folle.
- 26 décembre. — A Mankato (Minnesota), trente-huit Sioux sont pendus sur la grande place.
- 1863 Attaque de Fort Sedwick (Colorado).

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

- 1864 28 novembre. — Premier massacre des Cheyennes du Sud à Sand Creek.
- 1865 Création de la piste Bozeman par John Bozeman.
- 1866 Le général Connor est limogé pour avoir cédé à l'influence des Sioux en 1865.  
Décembre. — Massacre de la colonne Fatterman.
- 1867 Juillet. — Le major Powell utilise pour la première fois des fusils Springfield à répétition contre Nuage-Rouge.  
Octobre. — Grand Conseil de Médecine Lodge Creek (Kansas).  
Novembre. — Conseil de Fort Laramie (Wyoming). La conférence des Indiens Corbeaux.
- 1868 Avril. — Évacuation par l'armée des forts Kearny, Reno et Smith. Incendie de Fort Kearny.  
Novembre. — Second massacre des Cheyennes du Sud sur la rivière Wachita (Colorado). Mort de Chaudron-Noir.
- 1874 Juillet. — Découverte de l'or dans les Black Hills (Dakota) à la suite de l'expédition Custer.
- 1876 25 juin. — Les Sioux anéantissent le régiment du général Custer à Little Big Horn (Montana).  
William Cody (Buffalo Bill) triomphe de Main-Jaune dans un duel épique au poignard.
- 1877 Sitting Bull passe au Canada avec ses Hunk-Pa-Pa.
- 1881 Sitting Bull revient aux États-Unis et accepte de vivre avec son peuple dans une réserve.
- 1883 Première reddition de Geronimo.
- 1885 Mai. — Geronimo s'évade avec ses partisans de la réserve de San Carlos.
- 1886 Deuxième et dernière reddition de Geronimo.
- 1889 Le Pa-iu-te Wovoka crée la danse des Spectres qui doit chasser l'Homme-Blanc et ramener les bisons.
- 1890 15 décembre. — Dans la réserve de Pine Ridge (Montana), Sitting Bull est tué par Tête-de-Taureau, un Indien engagé par les Blancs.  
30 décembre. — A Wounded Knee, les mitrailleuses sèment la mort dans la réserve sioux.
- 1909 Mort de Geronimo.

LA PÉTITION DES INDIENS CHEROKEES  
AU CONGRÈS (NOVEMBRE 1829).

*Par la volonté du Grand-Esprit qui dirige tout, la race des Peaux-Rouges est devenue petite; la race des Hommes-Blancs est devenue grande. Lorsque les pères de vos pères posèrent le pied sur nos terres, les Peaux-Rouges étaient forts, ils les reçurent avec bonté et leur permirent de reposer leurs membres fatigués sur cette terre qu'ils ne connaissaient pas. Nos pères et vos pères se touchèrent la main en signe de paix; tout ce que demanda l'Homme-Blanc, le Peau-Rouge s'empressa de le lui accorder. A cette époque, le Peau-Rouge était le maître et le Visage-Pâle le suppliant. Aujourd'hui la force de l'Indien s'est changée en faiblesse. Plus le nombre des Blancs augmentait, plus le pouvoir de l'Indien diminuait. Sur cette terre que vous appelez maintenant les États-Unis, à peine reste-t-il quelques-unes des grandes et puissantes tribus de nos frères. Les tribus du Nord, si renommées jadis, ont déjà à peu près disparu et plus personne ne clame leur puissance. Il y a très longtemps, le Grand-Esprit a donné à nos ancêtres la terre que nous occupons, mais sur cette terre nous voici les derniers de notre race. Nous faut-il mourir aussi? Chaque neige de l'hiver a vu les Hommes-Blancs prendre un peu plus du territoire de nos ancêtres. Quel crime avons-nous commis qui puisse nous priver de notre patrie?*

*A Rayon-de-Soleil  
qui vécut avec moi la Grande Aventure.*



## CHAPITRE PREMIER

### UN MISSIONNAIRE, UN CHAPEAU CLAQUE ET UNE DROLE DE VILLE

**J'**AVAIS vu tomber neuf neiges, c'est-à-dire que j'atteignais ma neuvième année, lorsque le Long-Manteau-Noir arriva dans la tribu. A cette époque, en l'an 1830 comme disaient les Visages-Pâles, je portais encore mon premier nom : Ha-Won-Je-Tah, ce qui, traduit dans le langage des Blancs, veut dire Coquillage. Ma mère m'avait appelé ainsi, car à peine venu au monde je saisis dans mes petites mains le joli coquillage suspendu autour de son cou par un lacet de peau. Ce nom me convenait parfaitement et j'étais heureux.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

Mon père, Kee-O-Kuk, Renard-Courant, était le chef de la tribu des Hunk-Pa-Pa. Nous formions, avec les Mis-Sou-Ri, les Da-Ko-Ta, les Man-Dan, les O-Gla-La et beaucoup d'autres encore, la grande famille des Sioux (1). Nous vivions sur nos terrains de chasse en un lieu que les Visages-Pâles nommaient le Mon-Ta-Na; là, l'herbe était grasse, les bisons nombreux et la vie était belle. Nous vivions si bien qu'un brave de la tribu Me-No-Mi-Ni du Wis-Con-Sin nous ayant rendu visite, voici bien longtemps, pour nous échanger des peaux, vivait depuis parmi nous. Il est vrai qu'il y avait une raison à cela : deux jours après son arrivée, il volait la femme de Muk-A-Tah-Mish-O-Kah-Kaik : l'Épervier, un de nos plus vaillants guerriers. L'Épervier s'étant fâché très fort avait clamé partout qu'il tuerait ce Me-No-Mi-Ni à la première occasion. Le brave du Wis-Con-Sin, n'ignorant pas la loi de l'hospitalité sioux, qui interdit de couper un seul cheveu à un étranger aussi longtemps qu'il demeure dans la tribu, avait choisi de rester en gardant toutefois Si-Ta-Pan-Oki, Ses-Pieds-chantent-quand-elle-marche, la femme de l'Épervier. Ne connaissant pas le nom du Me-No-Mi-Ni, nous l'avions appelé Pach-Wosa-Mit, Celui-qui-est-encore-là.

Personne ne rappelait à ce brave qu'il nous était étranger; pour ne pas le vexer, nous le traitions comme un Sioux.

L'Épervier, malgré ses griefs, le considérait comme son frère, mais depuis cet incident il passait de plus longs moments dans sa tente à sudation. Tout compte fait, je pense que l'Épervier était plus heureux comme ça, car, avec les années, Ses-Pieds-chantent-quand-elle-marche était devenue insupportable. Renard-Courant, lui aussi, était heureux. Tous les braves de la tribu l'estimaient, c'était un homme sage, brave et clairvoyant. Tous aimaient l'écouter lorsque le soir il parlait devant son tepee. C'était un grand orateur qui savait conter les Grandes-Choses-Passées.

Renard-Courant avait deux femmes, car c'était un bon chasseur; seulement l'une était ma mère, Tchon-Su-Mons-Ka, autrement dit : Banc-de-Sable. L'autre se nommait Ko-Ka, l'Antilope. Mon père avait pris cette seconde femme pour aider la première dans les

---

(1) Les Sioux s'appelaient eux-même Na-Doo-Es-Sioux, ce qui signifie le Peuple-Couleuvre. Sioux n'est que la contraction de l'appellation.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

tâches infamantes telles que : préparer les repas, collecter le bois, aller chercher l'eau, tanner les peaux, coudre les vêtements, peigner Renard-Courant et peindre sur son corps les signes racontant ses hauts faits.

J'avais un Ta-Ko-Na-Ju, un ami, qui avait vu tomber deux neiges de plus que moi. Nous l'appelions O-Mu-Kuo, ce qui veut dire Presque-Un-Chien. Il n'était pas sioux, mais pied-noir. C'était l'Épervier qui l'avait ramené d'une expédition guerrière dans le Nord-Ouest et l'avait adopté, comme il était de coutume chez les Sioux pour tout enfant ravi à l'ennemi.

Si Presque-Un-Chien n'était pas un des nôtres, nous n'y faisons jamais allusion devant lui, comme pour Celui-qui-est-encore-là : il eût été impoli de rappeler à cet enfant qu'il était de race inférieure. Donc ce jour-là Presque-Un-Chien et moi jouions au jeu de la flèche lorsque arriva le Long-Manteau-Noir. Plusieurs fois déjà embusqués pour la chasse au chien des prairies, nous avions vu de loin des Longs-Manteaux-Noirs traverser la plaine. Toujours ils allaient seuls sur leurs grands chevaux noirs, toujours ils étaient sombres comme lorsque Kwu-Kwu-Ku-Lig-Ye, l'Oiseau-Tonnerre, étend son aile et que la terre se couvre de ténèbres.

Nos ennemis, les Êtres-Humains (1), les appelaient les Wa-Sic-Hus, les Esprits. Les Hommes-Blancs les nommaient Missionnaires. Presque-Un-Chien et moi ne savions à quoi ils servaient. Nous pensions seulement qu'ils devaient avoir offensé Wa-Kan-Da, le Grand-Esprit, et le regretter, vu qu'ils étaient noirs des pieds à la tête comme des corbeaux et ne riaient jamais.

Plusieurs fois nous nous étions dit que nous avions bien de la chance de ne pas être comme ces Longs-Manteaux-Noirs. Nous, les Sioux Hunk-Pa-Pa, étions les plus beaux hommes de la terre, gais et fiers. Nos femmes, aussi belles que nous, faisaient l'envie de nos ennemis, le Peuple-Serpent (2) et le Peuple-des-Violons-qui-grincent (3).

Ceux du Peuple-Serpent n'hésitaient pas à prendre de gros risques pour venir voler nos femmes jusque dans nos villages. Il faut dire

---

(1) Les Cheyennes s'appelaient eux-mêmes Tsit-Tsi-Tas, le Peuple-des-Êtres-Humains.

(2) Les Comanches.

(3) Les Apaches.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

qu'ils nous volaient aussi des chevaux, probablement parce qu'ils étaient meilleurs que les leurs.

Oui, nous étions beaux, sages et vaillants, mais n'allez pas imaginer que nous nous pavanions comme des dindons. Non! Nous étions abreuvés des largesses du Grand-Esprit, Wa-Kan-Da; nous, les Sioux, le savions et l'acceptions modestement.

A peine le Long-Manteau-Noir fut-il descendu de cheval que Renard-Courant sortit de son tepee, la main droite levée et ouverte montrant ainsi qu'elle ne contenait aucune arme. Mon père souhaita la bienvenue à l'étranger :

— Hoo-Ki!

Bien que les ans aient coulé comme le sable fin coule à travers les doigts de la main fermée qui ne peut le retenir, je me souviens encore parfaitement des premières paroles échangées. Mon père dit :

— Le Wa-Sic-Hus a fait un long voyage pour venir jusqu'ici. Mon frère a-t-il faim? Veut-il se reposer avant de repartir bientôt?

La politesse voulait en effet que l'on s'enquît de l'appétit du visiteur; mais, Renard-Courant sachant par expérience qu'un Visage-Pâle ne pouvait rien apporter de bon à un Sioux, il importait de lui faire comprendre que plus tôt il repartirait, plus vite les Sioux seraient comblés. Le Blanc répondit :

— Grand-Père, je viens de très loin dans l'Est, j'ai faim, j'ai soif et mon cheval est fourbu; mais si je savais vous déranger toi et les tiens, je préférerais continuer ma route pour aller mourir plus loin dans la plaine.

Renard-Courant vit que le Visage-Pâle connaissait les usages. Il l'avait appelé Grand-Père, ce qui était un signe d'amitié et de respect. Puis il avait dit avoir faim, sachant sans aucun doute que l'hospitalité indienne voulait que tout visiteur puisse entrer dans un tepee et s'y restaurer à tous moments, une marmite pleine sur le feu étant constamment réservée à cet usage. De plus, le Long-Manteau-Noir s'exprimait correctement par les signes des mains. C'est à l'aide de ces signes que les tribus parlant des langues différentes se comprenaient entre elles.

Tous les braves, les squaws (1) et les papooses (2) s'étaient appro-

(1) Squaw : femme.

(2) Papoose : enfant.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

chés et guettaient les réactions du chef. Mon père mit la main gauche sur son cœur et désigna le Visage-Pâle. Par deux fois il entra dans sa bouche deux doigts de sa main droite, fit le signe désignant l'action et montra son tepee. Cela signifiait :

— Le Visage-Pâle vient en ami, il a faim, qu'on lui serve à manger dans ma tente.

Alors, ce fut un tumulte indescriptible. Les femmes de mon père, retroussant leurs longues robes de peaux, coururent en criant en direction des chiens, afin d'en capturer un pour le faire cuire. Les chiens, habitués à la chose, s'enfuirent en hurlant. Les braves parlant tous à la fois se précipitèrent vers leur tepee pour se parer. Les chevaux ruèrent dans les enclos. Ce fut un charivari infernal. Renard-Courant pénétra sous le tepee et j'entrai à la suite du Long-Manteau-Noir. L'Homme-Blanc respecta l'usage qui veut que l'on gratte par trois fois sur la peau de la tente avant d'entrer, puis il contourna le foyer central dans le sens où le soleil tourne autour de la terre et vint s'asseoir à côté de mon père. La politesse voulait encore que l'on ne parlât pas avant que le visiteur se soit restauré, aussi on attendit en silence. L'Antilope apporta un chien bouilli baignant dans une sauce où nageaient des myrtilles et Renard-Courant servit le Visage-Pâle copieusement. Soit que le Long-Manteau-Noir n'aimât point le chien, mets succulent réservé aux hôtes de marque, soit qu'il n'eût pas été aussi affamé qu'il le prétendait, toujours est-il qu'il en laissa un gros morceau que ma mère Banc-de-Sable s'empressa d'avaler aussitôt pour plaire à l'Homme-Blanc.

Le repas terminé, mon père sortit une pipe et attendit.

Il eût été incorrect de demander à l'étranger ce qu'il venait faire chez les Hunk-Pa-Pa.

Après une longue réflexion durant laquelle pas un trait de son visage ne bougea, mon père dit :

— Si ta langue exprime le désir de ton cœur, et si ton cœur est pur comme la neige qui recouvre la prairie à la saison où les bisons descendent vers le Sud, alors nous fumerons des pipes et nous parlerons. Amènes-tu du Tcha-De (1) avec toi ?

Renard-Courant, en bon Sioux pratique qu'il était, ne voyait

---

(1) Tcha-De : tabac, en sioux.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

pas pourquoi il fumerait son propre tabac si le Visage-Pâle en avait une ample provision avec lui. Le Blanc fouilla sous son long manteau et sortit une vessie de bison bourrée à craquer d'un bon tabac odorant. Alors que mon père tassait avec soin le fourneau de sa pipe, je compris que les choses sérieuses allaient commencer, et sortis du tepee, par discrétion. Derrière moi je rabattis l'assemblage de peaux de castors qui en gardait l'entrée.

Le soleil poursuivait sa course dans le ciel, et depuis longtemps déjà j'aurais dû aller m'occuper de mes poneys. Mais il m'était impossible de m'éloigner du grand tepee à l'intérieur duquel deux médecines s'affrontaient.

C'était l'heure où les squaws vont baigner leurs papooses à la rivière. Moi, je faisais semblant de m'affairer autour du grand chaudron de fer qui pendait par son anse au-dessus d'un foyer devant le tepee de mon père. Aussi loin que pouvait remonter ma mémoire, j'avais toujours connu ce grand chaudron ventru et, à ma connaissance, c'était le bien le plus précieux de ma famille. Je ne savais d'où il venait; sans doute avait-il été le fruit, voici bien longtemps, d'un long marchandage avec un de ces hommes qui venaient d'en haut (1). Renard-Courant considérait avec respect cette grande marmite de fer.

J'en étais là de mes réflexions lorsque Presque-Un-Chien revint de soigner ses chevaux. Il s'enquit :

— Pourquoi Coquillage reste-t-il planté là comme un peuplier devant le grand tepee? Mon frère serait-il devenu aussi curieux que les vieilles squaws qui habitent la tente de Not-O-Way, le Penseur?

Je répondis la seule chose qu'un Sioux devait répondre à un ami en pareil cas :

— Presque-Un-Chien, je ne t'ai pas entendu et c'est mieux ainsi. Waho!

Ici, il me faut vous expliquer que chez nous les jurons étaient inconnus; ils n'existaient même pas dans notre langue. Aussi il nous était impossible de nous traiter d'abruti, d'idiot ou d'imbécile. Lorsque nous voulions nous insulter ou nous vexer, nous nous comparions à des choses déplaisantes, par exemple à un Quan-

---

(1) Les trappeurs français qui venaient du Nord, du Canada.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

quuts-lan, un saule pourri; ou encore nous nous traitions de vieille femme édentée. D'autre part, nous, les Hunk-Pa-Pa, ne nous battions que si nous le voulions bien. Si un de nos frères à la langue fourchue venait nous insulter, nous pouvions réagir de plusieurs façons : dire qu'on n'avait pas entendu et l'affaire en restait là, vu qu'un Indien trouve inutile de répéter deux fois la même chose; partir bouder dans un coin jusqu'à ce que l'offenseur vienne vous offrir des excuses et des présents; mettre son poing dans la figure de l'insulteur pour laver l'affront. Mais comme, pour un Sioux, battre son frère à poing nu ne signifiait pas grand-chose, il était encore préférable de sortir son couteau et d'éventrer l'offenseur d'un bout à l'autre, comme on fend l'écorce d'un bouleau. Seulement, là, il y avait un ennui : la veuve ou l'orphelin venait aussitôt crier à s'en boucher les oreilles et exigeait réparation.

Les Iroquois vivant dans le Nord-Est avaient une coutume : ils liaient ensemble dos à dos l'assassin à sa victime et jetaient le tout dans le feu. Cela donnait lieu à de grandes réjouissances, seul côté agréable de la chose.

Chez nous, les Sioux, peuple sage et pratique, l'offenseur se faisait pardonner sa faute en offrant à la famille du défunt des chevaux, des boucliers ou des arcs et tous étaient contents. Si, étant trop pauvre, il ne pouvait faire les présents d'usage, il était considéré par toute la tribu comme un sans-scrupule, un moins que rien. Il n'avait plus qu'à s'exiler et à partir faire fortune dans une autre tribu pour revenir un jour payer sa dette et être à nouveau considéré de tous.

Aussi, si j'avais ouvert Presque-Un-Chien, l'Épervier n'aurait pas manqué de crier si fort que j'aurais dû me vider de mon sang pour l'apaiser. J'avais deux beaux poneys, je ne tenais pas à les lui offrir sous prétexte que son fils m'avait traité de vieille femme curieuse.

Le soleil était bas vers l'Ouest lorsque résonna le tambour dans le grand tepee. Il conviait les sages et les braves au Pow-Wow (1). Le premier, le chaman (2) Te-Ho-Kun-Kno, Homme-Rapide, sortit de sa tente en agitant son hochet sacré. Il était couvert d'une peau d'ours blanc de laquelle pendaient des becs de corbeaux,

(1) Conseil, palabre.

(2) Sorcier sioux.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

des pattes de grenouilles séchées, des oreilles de loups noirs, un pied de biche, des griffes d'ours gris, la queue d'un castor et celle d'un renard roux, les dents d'un puma et d'un lynx, enfin toutes les choses sacrées utiles à sa médecine. A chacun de ses pas résonnaient les grelots attachés à ses chevilles. Ses yeux étaient cerclés de peinture blanche, car les morts étaient présents en lui. Dans sa main droite il tenait son calumet sacré, dont le tuyau sculpté était orné de mèches de scalp et de plumes d'aigrette. Sur sa poitrine pendait son sac médecine richement décoré de perles de Wam-Poom (1) et de broderies en piquants de porc-épic.

Homme-Rapide était déjà un grand sorcier. Plus tard il changera de nom et deviendra Ta-Tan-Ka-Yo-Tan-Ka, Celui-qui-s'assoit-sur-le-Bison, et tous les Visages-Pâles l'appelleront Sitting-Bull. Mais dès à présent ses exploits étaient fameux : beaucoup disaient qu'il avait ramené trois morts à la vie et faisait pleuvoir quand il le voulait tant était forte sa médecine. Souvent pour lui plaire l'Esprit Na-Ga-Wic-Ka, le Vent-du-Sud, roulait de gros rochers au-dessus des nuages et tirait les flèches de feu qui illuminaient la terre. Parfois, par les temps de grande sécheresse, notre chamane mettait toute une saison pour faire pleuvoir; mais à la fin il obtenait toujours du ciel les eaux bienfaisantes.

Comme cela devait être, Homme-Rapide pénétra le premier sous le tepee de Renard-Courant. Le suivirent les quatre sages de la tribu : Ha-No-Je-Nahge, Celui-qui-se-tient-sur-les-deux-côtés; Pe-Toh-Pee-Kiss, Côtes-d'Aigle; Mah-Tahp-Ta-Ha, Celui-qui-se-précipite-à-travers-le-Milieu, et Toh-Ki-Ec-To, Pierre-à-Cornes. Puis vinrent les quatre braves admis au Conseil, vêtus de leur plus belle robe de peau de daim ou de bison, la tête couverte de la grande coiffe de plumes d'aigle dont chacune avait été gagnée lors d'un dur combat. Il y avait là : Haw-Che-Ke-Sug-Ga, Celui-qui-tueles-Osages; Hee-Oh'-Ks-Te-Kin, Guêtre-en-Peau-de-Lapin; Kee-An-Ne-Kuk, Homme-en-Avant. Ils étaient resplendissants et fiers. Enfin, seul et sans parure aucune, portant une couverture sous le bras, arriva l'Épervier.

Le tambour sacré résonna toute la nuit dans le grand tepee. Je ne savais encore pourquoi, mais j'avais l'impression que mon

(1) Perles que les Indiens confectionnaient dans certains coquillages avant l'arrivée des Blancs.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

destin se jouait au rythme du tambour. C'est à peine si le soleil avait commencé à montrer son dos rouge à l'horizon qu'apparut devant moi Homme-Rapide. Il était totalement métamorphosé : son œil droit était peint d'un rond bleu et le gauche d'un rond rouge ; ainsi, il pouvait voir les bons Esprits de l'Ouest et les mauvais de l'Est. Afin qu'elles ne commettent d'acte impur et n'amènent toutes sortes de calamités sur la tribu, ses mains étaient recouvertes jus-



qu'aux poignets de peinture blanche. Homme-Rapide me dit de ne pas manger et d'aller me purifier dans l'eau de la rivière : j'avais besoin de débarrasser ma peau des mauvais génies de la nuit. Puis il me fit souffler fortement trois fois : au cas où j'aurais dormi la bouche ouverte, il fallait faire sortir de mon cœur l'Esprit-Malfaisant qui s'y était introduit. Homme-Rapide dit encore :

— Nous t'attendons dans le tepee de Renard-Courant, la parole y est bonne et l'avenir s'y annonce bien pour les Sioux.

En entendant les paroles du sorcier, mon étonnement fut grand, car le mot était nouveau pour moi : c'était bien la première fois que j'entendais un Sioux parler d'avenir. Les Hunk-Pa-Pa avaient

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

plutôt tendance à prendre la vie comme elle venait. Il y avait du bison : on mangeait ; il n'y avait pas de bison : on jeûnait, et cela jusqu'au jour où les vaillants chasseurs, las d'entendre hurler leurs squaws, préféreraient partir à la chasse pour avoir un peu de tranquillité. Les bisons étaient innombrables dans la plaine, mais la plaine était grande.

En me baignant, j'en déduisis qu'il y avait là un mystère, et c'est le foie rongé par le Serpent-Jaune-de-la-Curiosité que je pénétrai dans le grand tepee. Pour que nul ne puisse prétendre que Renard-Courant avait un fils incorrect, je fis le tour du foyer de gauche à droite, et vins me planter droit comme un mât totem iroquois devant mon père. Nul ne semblait fatigué par la longue nuit de palabres ; il est vrai qu'un Sioux pouvait rester trois jours et trois nuits à parler autour d'un feu si on lui donnait assez de tabac pour cela, et le Visage-Pâle en avait apporté beaucoup avec lui.

Tout ceux que j'avais vus entrer dans la tente étaient là à fumer des pipes. Seul l'Épervier était entièrement recouvert d'une couverture, montrant ainsi que, par courtoisie, il prêtait son corps au Conseil, mais que son esprit était ailleurs. Comme de longs soupirs s'exhalaient de la couverture, j'en conclus que l'Épervier avait trop chaud ou qu'il n'avait pas encore pardonné à Celui-qui-est-encore-là de lui avoir volé Ses-Pieds-chantent-quand-elle-marche.

C'était la première fois que j'assistais à un Conseil, car je n'avais pas encore reçu les initiations qui feraient de moi un brave. Tout y était beau, plein de gravité et de grandeur. Je bayai d'étonnement devant tant de magnificence, mais vite je mis ma main devant ma bouche, afin que mon esprit ne s'envolât point.

A ce sujet, vous pourriez me dire que les Hunk-Pa-Pa n'étaient pas obligés de bayer s'ils avaient peur de voir s'envoler leur esprit ; à quoi je répondrais : comment montrer alors son étonnement et son émerveillement à ses frères ?

Je pouvais maintenant examiner de près le Long-Manteau-Noir. Malgré son teint pâle, l'homme paraissait se bien porter. Presque tout son visage était recouvert de poils, une longue barbe pendait sur sa poitrine, ses doigts étaient velus, on aurait dit un vieil ours mâle ; ses yeux, bleus comme le ciel du matin, roulaient dans leurs orbites comme ceux du chasseur qui veut voir dans un troupeau tous les bisons à la fois. Ce Visage-Pâle ne m'inspirait aucun

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

sentiment particulier; il me laissait froid comme un fer de tomahawk. Il était là, c'était tout.

Renard-Courant étendit ses deux bras devant lui pour que chacun sache que ce qu'il allait dire était important :

— Mon fils Coquillage est maintenant parmi nous. Ses oreilles vont entendre les paroles du Long-Manteau-Noir. Le Long-Manteau-Noir dit qu'il veut le bonheur des Hunk-Pa-Pa, pourtant je ne vois pas son cœur à travers ses côtes.

Un « Waho! » unanime et approbatif jaillit de toutes les poitrines. Alors le Visage-Pâle toussa dans sa barbe et dit :

— Il y a longtemps déjà, un chef blanc épousa la fille du chef indien Pow-Ha-Tan d'une tribu de l'Est et l'emmena dans son pays qui se nomme l'Angleterre. Elle s'appelait Po-Ca-Hon-Ta et le chef blanc John Smith. Ils vécurent heureux et jamais plus les Anglais ne déterrèrent la hache de guerre contre la tribu de Po-Ca-Hon-Ta. Il y a moins longtemps le Peuple-Serpent fit une alliance avec nous : il nous confia un de ses fils nommé His-Oo-San-Ches, l'Espagnol. Lorsque l'Espagnol eut appris les médecines des Blancs, il revint chez les siens et devint un grand chef. Alors que je vous parle, un fils du Peuple-des-Violons-qui-grincent, un enfant appelé Géronimo, habite mon village et les Apaches vivent en paix avec nous. Notre grand chef blanc veut signer par ma main un traité avec les Sioux. Que le chef Hunk-Pa-Pa me confie son fils. Je l'emmènerai vivre chez les Hommes-Blancs, où il apprendra nos coutumes, nos bonnes médecines et notre religion. Un jour il reviendra parmi vous et vous dira que si parfois les Visages-Pâles offensent leurs amis les Sioux, c'est qu'ils pensent et agissent différemment. Ainsi nos deux peuples se comprendront mieux et pourront vivre en paix pour toujours.

Cette déclaration provoqua des réactions. Celui-qui-se-tient-sur-les-deux-côtés prit la parole :

— J'ai bien entendu le Mah-To-He-Hah, le Vieil-Ours, et j'ai aussi entendu conter l'histoire de Po-Ca-Hon-Ta. Mais ce que ne dit pas le Vieil-Ours c'est que Po-Ca-Hon-Ta attrapa une horrible maladie chez les Blancs et en mourut (1)...

Celui-qui-se-précipite-à-travers-le-Milieu précisa à son tour :

---

(1) Po-Ca-Hon-Ta se maria en 1607 et mourut de la variole le 2 mai 1616 à Gravesend.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

— Le Vieil-Ours ignore-t-il que l'Espagnol, sitôt revenu chez les siens, prêcha la révolte et qu'aujourd'hui aucun Visage-Pâle ne peut traverser en sécurité le territoire des Comanches? Je ne crois pas qu'il soit bon de mélanger deux médecines dans la tête d'un seul brave. Je crois que la médecine des Blancs est bonne seulement pour des Blancs. Waho!

Un soupir s'échappa de dessous la couverture de l'Épervier, et, si je n'avais su que son esprit était ailleurs, j'aurais pensé qu'il était de cet avis.

Le Long-Manteau-Noir, que tous appelaient maintenant Vieil-Ours vu qu'il était poilu comme un vieux mâle, ne disait rien. Il contemplait les présents étalés devant lui, présents qu'il abandonnerait au Conseil si un accord était conclu. Il y avait là un gros sac de perles multicolores, des haches, des couteaux, des couvertures et un étrange objet noir, rond, plat, dont l'assemblée ignorait l'utilité. Sans prononcer une parole, Vieil-Ours saisit l'objet noir puis frappa avec son poing le milieu du rond. Avec le claquement sec d'une branche de bois que l'on casse, le rond plat se transforma en un splendide chapeau. La stupéfaction fut si grande que les sages oublièrent un instant de mettre leur main devant leur bouche. L'Épervier, qui avait dû voir le geste par une fente de sa couverture, la rejeta derrière lui et, les yeux rivés sur le chapeau, clama bien haut :

— Mon esprit est revenu parmi le Conseil. Je viens de voir en rêve un étrange animal. Il avait le corps d'un aigle et la tête d'un bison. C'était un animal sacré. Cet animal m'a dit : « Mon oncle, sache que plus un Sioux peut acquérir de médecines dans sa tête, plus ce Sioux a de chances de devenir grand et puissant. » C'est là le rêve que j'ai fait et je vous l'ai dit. Waho!

Les braves parurent impressionnés par les propos de l'Épervier, mais moi, à l'heure où je vous fais ce récit, je me demande si ce fourbe n'était pas en train de me vendre pour un chapeau claqué.

Toujours est-il qu'à la suite de ce retour de l'esprit de l'Épervier dans le grand tepee, Côte-d'Aigle, bien qu'il détestât tous les Blancs, déclara en regardant lui aussi le chapeau claqué :

— L'Épervier a dit et a bien dit. Ska-Nia-Da-Io, Beau-Lac, l'Iroquois qui vécut chez les Blancs, apprit leur médecine et devint

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

un grand chef; s'il sombra dans l'ivrognerie et en mourut, c'est qu'un mauvais esprit s'était introduit en lui (1).

Vieil-Ours crut bon de préciser :

— D'accord, mais tout le monde sait que Beau-Lac dormait la bouche ouverte.

Les coiffes de plumes opinèrent toutes en même temps.

Pierre-à-Cornes, ne voulant sans doute pas perdre le chapeau que tous maintenant convoitaient, dit à son tour :

— L'oiseau né de l'union d'un aigle et d'une poule de prairie vole-t-il moins haut que les autres? Si Wa-Kan-Da nous envoie le Vieil-Ours, c'est très bien, ce que fait le Grand-Esprit est toujours bien. Waho!

La palabre dura le temps que mit le soleil à parcourir dans le ciel la moitié de sa course. Alors mon père étendit encore les bras devant lui.

— Coquillage, mon fils, est jeune encore, mais il nous faut le laisser parler et que sa langue exprime le désir de son cœur.

— Grand-Père, dis-je, depuis que j'ai quitté le dos de Banc-de-Sable j'ai vécu avec les Hunk-Pa-Pa. C'est toi, Grand-Père, qui m'as appris à faire mon premier arc et mes premières flèches. Ce sont les chasseurs de notre tribu qui m'ont enseigné le nom de tous les oiseaux dont les plumes ornent nos plus belles parures. Grâce à eux, je comprends tous les animaux qui volent, courent et rampent. Maintenant je sais m'entretenir avec l'écureuil, la biche, le chien des prairies et tous sont mes amis. Me faudra-t-il quitter tout cela? Me faudra-t-il quitter le grand tepee où je vis heureux avec ma famille pour suivre le Vieil-Ours que je ne connais pas et qui sent si mauvais?

Ne croyez surtout pas qu'en disant cela je manquais de correction envers l'étranger. Tous les Peaux-Rouges étaient d'accord sur ce sujet : les Blancs portaient sur eux une odeur de cadavre insupportable pour un Sioux. Devinant que c'était le moment ou jamais d'en rajouter, je dis encore :

— Mon cœur est jeune, mais il saigne à l'idée de te quitter, Grand-Père.

---

(1) Beau-Lac, grand chef iroquois, après avoir séjourné chez les Blancs, déclara être ressuscité des morts et fonda une nouvelle religion, mais dut subir une cure de désintoxication alcoolique.

## LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES

Après mes paroles, les sages déclarèrent qu'il leur était impossible de se décider sans passer un long moment sous leur tente à sudation; que les Démons-qui-brouillent-les-Pensées étaient dans leur tête, et qu'il était urgent de les faire sortir pour voir les choses avec plus de clairvoyance. Je crus un instant que le Vieil-Ours allait perdre son calme, mais je dois dire qu'à aucun moment il n'offensa mes frères en montrant son impatience.

Les squaws firent chauffer à blanc les grosses pierres garnissant le sol des tepees à sudation; les sages, nus, entrèrent dans les paniers de branches entrecroisées, suspendus au-dessus des foyers; puis les femmes versèrent de l'eau sur les pierres et refermèrent aussitôt les orifices des tentes, laissant les sages transpirer au milieu de la vapeur abondante. Ce n'est que vers le soir que, purifiés, ils revinrent reprendre leur place au Conseil. Homme-Rapide agita son hochet sacré.

— Dans le bain de vapeur, le Grand-Esprit m'est apparu et il m'a dit de laisser la médecine décider pour les hommes. Les braves ici présents veulent-ils laisser parler le Grand-Esprit à leur place?

Le Conseil, heureux d'échapper à une décision que plus tard on pourrait lui reprocher, accepta tout d'un bloc. Se tournant vers moi, Homme-Rapide me demanda :

— Et Coquillage, se pliera-t-il à la décision de Wa-Kan-Da quelle que soit cette décision?

Là, le malin me tenait. Pouvais-je déclarer devant tous que, quoi qu'en décide le Grand-Esprit, je n'avais pas l'intention de m'exiler pour que lui, le sorcier, reçoive en cadeau du Vieil-Ours un superbe chapeau? Résigné, je dis la seule chose qu'il me restait à dire :

— Il en sera comme le dira Wa-Kan-Da.

D'un seul coup, Homme-Rapide fut pris de convulsions comme si mille chenilles s'étaient glissées sous sa peau d'ours et le chatouillaient sans respect. Tout en gesticulant, il entonna un chant monotone. Agitant son hochet et ses grelots, faisant à lui seul plus de bruit qu'une chute d'eau à la saison des pluies, il chanta, il dansa, puis brutalement se laissa choir sur le sol comme si une flèche invisible venait de lui transpercer le cœur.

Tous regardaient, personne ne disait mot. Enfin, il se releva tranquillement, saisit son calumet, en bourra le fourneau avec son propre tabac sacré — celui du Vieil-Ours ne convenait pas pour

Ce livre  
LORSQUE VINRENT LES VISAGES-PALES...  
de William Camus  
illustré par André Chesneau  
est le  
soixante-quinzième de la  
COLLECTION  
SUPER-1000

\*

Il a été imprimé  
par l'Imprimerie Moderne  
à Nantes

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

